

Leopoldo Alas "Clarín"
« Changement de perspective » (1884)
« Cambio de luz »
Traduction de Laura Gosselin.

À quarante ans, Don Jorge Arial était, pour ceux qui le fréquentaient de près, l'homme le plus heureux parmi ceux qui savent se contenter d'une médiocrité vigoureuse, de la paix au travail et de l'amour des siens ; il était de plus l'un des mortels les plus actifs et de ceux qui savent le mieux étirer les heures, les remplissant de substance, de travaux utiles. Mais cela, non seulement ses amis le savaient, mais aussi la grande majorité de ses lecteurs, de ses admirateurs et de ses disciples. Il travaillait beaucoup, tout le monde le voyait et cela ne faisait aucun doute ; en revanche, de ce bonheur que les intimes lisaient sur son visage et en observant son caractère et sa vie, Don Jorge avait quelque chose à dire en son for intérieur, seulement en son for intérieur, bien qu'il ne le niât pas, et il aurait considéré d'une impiété vraiment immorale de le nier : toutes les choses périssables lui souriaient, et le nid d'amour qu'il avait su se construire en ce monde, non sans grands efforts de corps et d'âme, était plus que parfait pour sa façon d'être.

Les richesses qu'il n'avait pas, il ne les désirait pas, ni n'en rêvait, et quand il devait se les représenter pour les décrire dans ses écrits, il devait faire un grand effort pour les imaginer et *les sentir*. Les petites vanités pardonnables auxquelles son esprit se livrait, comme, par exemple, la fréquente appréciation d'avoir l'estime des savants et des experts, et même l'admiration et la sympathie des ignorants et des gens simples, il les voyait satisfaites, car son nom était célèbre, et d'une réputation solide et populaire, de sorte que cette popularité qui lui assurait le renom parmi la majorité ne nuisait pas à l'estime que lui portaient les élus. Et enfin, son grand bonheur, sérieux, était sa maison, sa femme, ses enfants ; trois têtes blondes, et il disait aussi, trois âmes *blondes, dorées, mon inspiration*, comme il les appelait en passant la main sur ces fronts blancs, hauts, dégagés, sur lesquels brillait l'idée noble qui sert avant tout à élargir l'horizon de l'amour.

Cette épouse et ces enfants, un couple ; la mère, belle, paraissait être la sœur de la fille, elle-même un bouton d'or de quinze printemps, et le fils de douze ans, imitation virile et curieuse de sa mère et de sa sœur, et elle, la *dominante*, comme il disait, semblaient, en effet, strophe, antistrophe et épode d'un hymne perpétuel de bonheur dans la vertu, dans la grâce, dans l'innocence et la sincérité simple et noble. « Vous êtes tous mes enfants, pensait Don Jorge, incluant sa femme ; vous êtes tous nés de l'écume de mes rêves » Mais ils étaient des rêves avec des dents, et qui ne faisaient pas semblant de mordre, car comme ils étaient tous jeunes, ils étaient en bonne santé et n'avaient aucun remords ou dégoût qui leur coupent l'appétit, ils dévoraient plutôt qu'ils ne mangeaient, sans pour autant être gloutons, mais loin d'être ascétiques. Et comme ils ne vivaient pas seulement de pain, pour les vêtir

comme le convenait leur classe et leur beauté, qui est une autre classe, et en raison de l'affection que leur portait le maître de maison, il dépensait beaucoup, surtout dans les tenues de la *dominante*. Le père dépensait beaucoup plus pour vêtir la nudité de leurs cerveaux et pour parer leurs esprits avec l'instruction et l'éducation les plus soignées possibles que pour couvrir et parer le corps de sa famille. Comme ceci est un article de luxe dans notre société, une grande partie du salaire de Don Jorge et une non moins grande partie de son temps partaient dans les maîtres, les supports d'instruction et autres accessoires d'enseignement pour sa femme, car il dirigeait toute cette affaire si difficile, étant le maître principal et le seul qui ne faisait pas payer. – Que le lecteur ne croit pas que soit inscrit ici *l'ombre* au bonheur de Don Jorge ; l'épine que gardait en son for intérieur Ariel, toujours tranquille, ne résidait pas dans les difficultés économiques. Bien sûr, il suait à grosses gouttes pour joindre les deux bouts du budget domestique, mais il réussissait toujours à s'en sortir grâce à son travail acharné, qui était pour lui une obligation sacrée, en vertu d'autres concepts plus philosophiques et *altruistes* mais pas plus saints pour autant, que l'amour des siens.

Il avait beaucoup d'occupations et il se distinguait dans toutes par son intelligence, sa maîtrise, son assiduité et son application. Suivant une vocation, il avait fini par cultiver l'étude de beaucoup de sujets, car en approfondissant dans n'importe lequel on arrive aux autres. Il avait commencé par s'éprendre de la beauté qui entre par les yeux, et cette vocation, qui fit de lui un peintre au début, l'obligea ensuite à être naturaliste, chimiste, physiologiste. De cette excursion dans les profondeurs de la réalité physique il développa, avant tout, une sorte de religion de la *vérité plastique* qui le fit se consacrer à la philosophie ... et abandonner les pinceaux. Il ne se sentit pas grand maître, il ne vit pas en lui-même un interprète de ces deux grandes formes de beauté qui s'appellent *idéalisme* et *réalisme*, il ne se retrouva pas doté des forces de Raphaël ou Vélasquez, et, doucement et sans les douleurs de l'amour propre, il se transforma en penseur et en amoureux de l'art. Et il fut savant en esthétique, critique de peinture, professeur éminent ; et après, artiste de la plume, historien de l'art avec l'art d'un romancier. De toutes ces habilités et maîtrises auxquelles l'avaient mené la sincérité avec laquelle il suivait les voix de sa vraie vocation, les instincts de ses facultés, il tira sans violence ni simonie un profit pour les biens du ménage, chose aussi poétique qu'une autre quand on la regardait comme le moyen nécessaire pour avoir à la maison ce bonheur qu'il avait, ces amours qui, rien qu'en bottes, lui coûtaient une fortune.

À le voir aller et venir, et s'enfermer pour travailler, et ensuite courir avec le produit de ses retraites chez qui devait le payer ; toujours actif, toujours affable, toujours plein de la réalité ambiante, de la vie qui s'imposait à lui avec tout son sérieux, mais pas de tristesse, personne, et encore moins ses amis et sa femme et ses enfants n'auraient deviné une peine, une plaie derrière ce regard franc, serein, affectueux.

Mais elle était là. Et on ne pouvait pas en parler. Premièrement, car c'était un devoir de garder cette douleur pour soi ; ensuite, car il aurait été inutile de se plaindre ; son entourage ne l'aurait pas compris, et c'était mieux ainsi.

Quand on parlait en présence de Don Jorge des incrédules, des sceptiques, des poètes qui *chantent* leurs doutes, qui se plaignent de la muse de l'*analyse*, Ariel se mettait de mauvaise humeur, et, chose bizarre chez lui, s'agaçait. Il fallait changer de conversation ou Don Jorge s'en allait. — Ceux-là, disait-il, sont des maux secrets sans aucun intérêt, ils attristent les autres et peuvent être contagieux. Celui qui n'a pas la foi, celui qui doute, celui qui hésite, qu'il résiste et se taise et lutte pour vaincre cette faiblesse. Une fois, répétait Ariel dans ces cas-là, un disciple de Saint François montrait sa tristesse devant le maître, tristesse qui naissait de ses scrupules de conscience, de la peur d'avoir offensé Dieu. Le saint lui dit « Retirez-vous, frère, et ne troublez pas la joie des autres ; ce qui vous arrive sont vos affaires et celles de Dieu ; arrangez-les par vous-même avec Lui ».

Don Jorge tâchait de régler ses comptes seul, mais il n'y arrivait pas toujours, et cela était sa peine. Ses études philosophiques, ses méditations, ses expériences et observations de physiologie, d'anatomie, de chimie, etc., avaient développé en lui, de manière excessive, l'esprit de l'analyse empirique ; cet amour de la beauté plastique, apparente, visible et palpable, l'avait mené, sans qu'il le sente, à un certain matérialisme intellectuel, contre lequel il devait vivre prévenu. Son cœur avait besoin de foi, et les enseignements de philosophie et de science qu'il avait approfondis l'amenaient au dogme matérialiste de *voir et croire*. Les idées prédominantes de son temps parmi les savants dont il devait étudier en priorité les œuvres et la nature de ses recherches de naturaliste et physiologiste et critique d'arts plastiques l'avaient mené à une prédisposition réflexive qui luttait avec les aspirations les plus intimes de sa sensibilité de croyant.

Don Jorge pensait ainsi : « Si Dieu existe, tout va bien. Si Dieu n'existe pas, tout va mal. Ma femme, mon fils, la *dominante*, la paix de ma maison, la beauté du monde, le *divin* plaisir de la comprendre, la tranquillité de la conscience... tout ceci, les principaux trésors de la vie, si Dieu n'existe pas, sont poussière, fumée, cendre, vent, néant... Pure apparence, congruence illusoire, substance feinte, ombre positive, douleur sans cause, mais sûrement, la seule chose de sûre. Mais si Dieu existe, que valent tous les maux ? Épreuves, luttes, malheurs, déceptions, vieillesse, désillusion, mort, quelle importance ? Si Dieu existe, tout va bien, si Dieu n'existe pas, tout va mal ».

L'amour de Dieu était la vapeur de cette machine toujours active ; l'amour de Dieu, qui enveloppait, comme les pétales renferment les étamines, l'amour pour ses enfants, pour sa femme, pour la beauté, pour la conscience tranquille, l'encourageait dans le travail incessant, dans cette douce assimilation de la vie environnante, dans l'adaptation à toutes les choses qui l'entouraient et il se laissait influencer

par cette réalité sérieuse, évidente.

Mais peut-être, dans le cerveau de ce mystique déconcertant, mystique actif et joyeux, éclatait, comme une *stupide* phrase toute faite, ce doute, cette question du matérialisme logique de sa science d'analyste empirique :

« Et si Dieu n'existe pas ? Il se peut qu'il n'existe pas. Personne n'a vu Dieu. La science des *faits* ne prouve pas Dieu... ».

Don Jorge Arial méprisait le pauvre diable *scientifique, positiviste*, qu'il se représentait dans sa tête avec cet *obstructionnisme* ; mais malgré ce mépris, il entendait le misérable, et il n'était pas d'accord avec lui, et parfois il avait quelque chose à lui répondre, même sur le terrain de la *logique froide*, de la simple *intellectualité*... et parfois non.

Telle était la peine, le tourment de monsieur Arial.

Il est sûr que quoi que clame le matérialiste-sceptique, celui qui remettait en question l'existence de Dieu, Don Jorge continuait de travailler dur, s'efforçant pour gagner le pain de ses enfants et les éduquant, et aimant toute sa maison et remplissant l'infinité de ses devoirs comme un juste ... ; mais l'épine était plantée en lui. « Car, si Dieu n'existe pas, disait le cœur, tout ceci était inutile, apparence, idolâtrie », et le *scientifique* ajoutait : « Et comment peut-il ne pas exister ! ... »

Il fallait taire tout ceci, car il aurait même paru vraiment ridicule aux yeux de beaucoup, de le confesser comme une douleur authentique, grave, incommensurable. « Problème de nerfs », lui aurait-on dit. « Oisiveté d'un homme heureux que Dieu va punir pour se tourmenter inutilement quand tout lui sourit. » Quant aux *siens*, à qui Don Jorge aurait le plus voulu communiquer sa peine, comment leur révéler la cause ! S'ils ne le comprenaient pas ... quelle tristesse ! S'ils le comprenaient... quelle tristesse, quel péché, quel danger ! Plutôt mourir de cette douleur. Bien qu'il soit si actif, qu'il ait tant d'occupations, il lui restait du temps pour consacrer la moitié des heures pendant lesquelles il ne dormait pas à douter, à se disputer avec lui-même. Face au monde, son existence passait avec la monotonie d'un destin heureux ; en son for intérieur, sa vie était une série de batailles ; jours de triomphe – oh, quelle voluptuosité spirituelle alors ! – suivis d'horribles jours de défaite, durant lesquels il fallait feindre l'impartialité de toujours, et aimer les mêmes choses, et faire les mêmes choses et remplir les mêmes devoirs.

Pour la femme, les enfants, les amis et les disciples chéris de Don Jorge, cette douleur ne fut au fil du temps plus un mystère, non pas parce qu'ils en devinèrent la cause, mais parce qu'ils commencèrent à ressentir ses effets : ils le surprenaient parfois soucieux sans raison apparente, triste ; et jusque sur son visage et dans une certaine faiblesse du corps, ils virent les symptômes de la contrariété, de la

douleur évidente. Ils en cherchèrent la cause mais ne la trouvèrent pas. Ils se trompèrent en l'attribuant à la peur d'un mal *positif*, à une appréhension, pas totalement dépourvue de fondement. Le pire était que la peur d'un mal, peut-être minime, peut-être incertain, mais terrible s'il arrivait, les envahissait eux aussi, la noble épouse surtout, et il n'était pas étonnant que l'appréhension qu'ils avaient, ils voulaient la voir dans les tristesses mystérieuses de Don Jorge.

Personne n'en parlait, mais arriva un temps où on pensait à peine à autre chose ; tous les *silences* des bavardages animés dans ce nid de joies évoquaient la peur d'un malheur, peur dont tout le monde cachait la présence comme s'il s'agissait d'une honte.

Le souci était que le travail excessif, les veilles trop nombreuses, l'usage constant de ses yeux dans des lectures nocturnes, dans des recherches de documents aux caractères illisibles et dans des observations de menus détails de laboratoire, et peut-être plus que tout, la grande excitation nerveuse, avaient fatigué la vue du savant, myope avant, et maintenant incapable de distinguer bien de près ... sans la consolation d'avoir acquis une vue de lynx pour voir de loin.

En somme, il ne voyait bien ni de près ni de loin. Les migraines fréquentes dont il souffrait lui causaient d'étranges troubles de la vision : il ne voyait plus les objets avec l'intensité habituelle ; il les voyait et ne les voyait pas, et il devait fermer les yeux pour ne pas souffrir du tourment inexplicable de cette paralysie passagère, dont les phénomènes subjectifs restaient un mystère aux yeux des médecins. D'autres fois, il voyait des taches devant les objets, des taches mobiles ; c'était parfois des points de couleurs, bleus, rouges ... très rarement, principalement au réveil, il voyait tout tremblant et flou ... Il souffrait assez, mais n'en tint pas compte : ce n'était pas cela qui le préoccupait.

Mais sa famille, oui. Et il y eut des consultations, et les pronostics ne furent pas très rassurant. Comme le mal allait en s'aggravant, Don Jorge lui-même prit au sérieux la maladie, et, en secret, comme on avait consulté pour lui, il consulta à son tour, et la médecine l'effraya pour qu'il se soigne et qu'il évite le travail nocturne et autres excès. Ariel obéit à moitié et se fit peur à moitié aussi.

Avec cette nouvelle vie à laquelle l'obligeaient ses précautions de santé, s'opéra en lui un lent changement de l'esprit, qu'il sentait venir avec une délectation profonde et obscure. Il remarqua qu'il perdait goût à l'analyse de laboratoire, aux charmes de la miniature dans l'art, aux délices du détail dans la critique, à la clarté plastique dans la littérature et dans la philosophie : l'art du dessin et de la couleur attirait moins son attention qu'avant ; il se complaisait moins en présence des tableaux célèbres. Il était chaque jour moins actif et plus rêveur. Il se surprenait parfois à ne rien faire, passant les heures mortes à ne rien examiner, à ne rien étudier de concret. Pourtant, sa conscience ne l'accusait pas du douloureux vide que nous dénonce toujours la vraie oisiveté. Il sentait que le temps passé à ces vagues méditations n'était pas perdu.

Une nuit, écoutant un fameux sextuor de professeurs réputés interpréter les morceaux les plus

prestigieux du répertoire classique, il sentit avec délice et orgueil qu'en son âme était né quelque chose pour comprendre et aimer la grande musique. La sonate à Kreutzer, dont il avait toujours entendu vanter les mérites sans qu'il n'en soit convaincu comme il aurait dû, lui produisit un tel effet qu'il craignit d'être devenu fou ; cette manière de parler sans mots de la musique sereine, gracieuse, profonde, chaste, sérieuse, simple, noble, cette révélation, qui paraissait surnaturelle, des affinités harmoniques des choses pour le langage des vibrations intimes, cette éloquence sans concepts du son savant et sentimental, le mirent dans un état mystique qu'il compara à celui que dut ressentir Moïse face au buisson ardent.

Un oratorio de Haendel vint ensuite poser le sceau religieux le plus déterminé et le plus tendre sur ses impressions antérieures. Un sentiment très profond d'humilité lui inonda l'âme. Il nota l'humidité des larmes sous ses paupières et cacha aux yeux profanes ce trésor de sa mystérieuse religiosité esthétique, qui aurait été si pauvre comme argument dans n'importe quelle discussion logique et qui dans son cœur avait la voix de l'ineffable.

Ensuite, il chercha la musique pour la musique, et quand celle-ci était bonne et l'occasion propice, il eut toujours des résultats analogues. Son fils étant un pianiste un peu meilleur que la moyenne, Ariel commença à se concentrer sur cela, et vainquant la vulgarité de trouver détestable la musique de clavier, il acquit la foi de la bonne musique dans de mauvaises mains, c'est-à-dire, il se mit à croire que sous le pouvoir d'un pianiste moyen, une grande musique sonne bien. Il se réjouit d'entendre son fils interpréter les œuvres des maîtres. Comme ses moments de loisir étaient chaque jour plus importants, car les médecins l'obligeaient à reposer sa vue des heures durant, surtout la nuit, Don Jorge, qui ne savait pas rester sans occupation, passa à l'action, ou mieux, il le fit sans y penser, sans s'en rendre compte, tenta le même sort, laissa ses doigts glisser sur les touches. Il était trop tard pour apprendre la musique convenablement ; de plus, lire la portée aurait fatigué sa vue comme n'importe quelle autre lecture. Il se rappela que dans un café de Saragosse, il avait vu un aveugle jouer du piano à merveille. Ariel, quand personne ne le voyait, la nuit, dans le noir, s'asseyait derrière le piano Erard de son fils et, fermant les yeux, pour que les ténèbres soient totales, d'instinct, comme il disait, il jouait à sa manière des mélodies simples, à moitié réminiscences d'opéras et de sonates, à moitié invention propre. La main gauche lui donnait du fil à retordre et n'obéissait pas à l'instinct de l'aveugle volontaire, mais la droite, comme on n'en exigeait pas de grands prodiges, savait se tenir. Ariel appelait ces concerts solitaires *ma musique*, musique *subjective* qui ne pouvait être agréable seulement que pour lui, qui rêvait, et qui rêvait en pleurant doucement quand il était seul, tandis que sa fantaisie et son cœur suivaient le courant et le rythme de cette mélodie douce, noble, humble, sérieuse et sentimentale dans sa pauvreté.

Parfois, ses doigts trébuchaient, comme avec un trésor, sur des phrases brèves mais intenses, qui

rappelaient sans les imiter les motifs de Mozart et d'autres maîtres. Don Jorge éprouvait un orgueil puéril dont il se moquait ensuite, mais sans grande sincérité. Et parfois, se surprenant avec ces prétentions de musicien qui ne connaît pas la musique, il se disait « Ils craignent que je devienne aveugle, et ce que je vais devenir c'est fou. » Ce qu'il suspectait être la folie arrivait à un tel point que quand il jouait, bataillant dans son cerveau avec la torture métaphysique de ses doutes, soudain, une mélodie nouvelle, mystérieuse, lui paraissait une révélation, une voix de l'*inexplicable* qui lui demandait en pleurant une interprétation, une traduction logique, littéraire... Si Dieu n'existait pas, pensait alors Ariel, ces combinaisons de sons ne me diraient pas cela, il n'y aurait pas cette rumeur comme une source cachée sous l'herbe, qui me révèle la fraîcheur de l'idéal qui peut éteindre ma soif. Un pessimiste a dit que la musique parle d'un monde qui *devrait* exister, moi je dis qu'elle nous parle d'un monde qui *doit* exister.

Souvent, sa fille lui faisait la lecture des élucubrations dans lesquelles Wagner a défendu ses systèmes, et il leur trouvait un sens très profond qu'il n'avait pas vu quand, des années auparavant, il les lisait avec la préoccupation du critique de l'esthétique qui aime la clarté plastique et déteste le mystère nébuleux et les essais mystiques.

Pendant ce temps-là, le mal grandissait, bien qu'il ait diminué le travail de ses yeux : le malheur craint approchait.

Lui ne voulait pas regarder cet abîme de la nuit éternelle, anticipation des abîmes d'outre-tombe.

« Devenir aveugle, se disait-il, c'est comme être enterré vivant. »

Une nuit, la passion du travail, l'exaltation de la fantaisie créatrice gagna en lui contre la prudence, et en cachette de sa femme et de ses enfants, il écrivit et écrivit des heures et des heures à la lumière d'un quinquet. Le sujet était d'invention poétique, mais d'inspiration religieuse, métaphysique : son cerveau vibrait avec une impulsion incroyable ; la machine, à toute vapeur, bougeait les cent mille roues et courroies de cette usine mystérieuse, et il n'était pas facile d'éteindre les fours, de contenir le vertige des idées. Comme tant d'autres nuits de ses meilleurs jours, Don Jorge s'allongea... sans arrêter de travailler, travaillant pour l'évêque, comme il disait quand, après avoir laissé la plume et renoncé à l'efficacité de ses idées, celles-ci continuaient de crier, s'égrenant, produisant une pensée qui se perdait, qui s'éparpillait inutilement dans le monde. Lui savait bien que ce tourment fébrile était dangereux, et cela ne flattait même plus sa vanité comme dans les jours de sa jeunesse outrecuidante. C'était seulement une douleur matérielle, comme une rage de dent. Cependant, quand à la chaleur des draps, l'excitation nerveuse, sans se calmer, se fit plaisante, il se laissa enivrer comme dans une orgie de cœur et de tête, et se sentant emporté comme par un tourbillon mystique, il se laissa aller, il se laissa aller, et il se vit avec délice plonger dans un paradis souterrain lumineux, mais avec une sorte

de lumière électrique, pas la lumière du jour, qu'il n'y avait pas, mais des entrailles de chaque maison, la lumière qui se confondait de façon extravagante avec les vibrations musicales : le timbre sonore était, alors, la lumière.

Cette lumière s'alluma dans son esprit. Il se sentit illuminé et, cette fois, n'eut pas peur de la folie. Avec calme, avec logique, avec une profonde intuition, il sentit son cerveau philosopher et attaquer de face les plus formidables forts de la science athée ; il vit ainsi la réalité du divin, pas avec l'évidence mathématique, dont il savait qu'elle était relative, conditionnelle et précaire, mais avec l'évidence *essentielle*. Il vit la vérité de Dieu, le créateur saint de l'Univers, sans contradiction possible. Une voix de conviction lui criait que ce n'était pas un phénomène hystérique, ni un élan mystique. Don Jorge, pour la première fois depuis beaucoup d'années, sentit le besoin de prier comme un croyant, d'adorer avec le corps aussi, se redressa dans sa couche, et, remarquant que de grosses larmes brûlantes, posées, glissaient le long de son visage, il les laissa sortir, sans honte, humble et heureux, oh, oui, heureux pour toujours. « Puisque Dieu existait, tout allait bien. »

Une horloge donna l'heure. Il devait déjà faire jour. Il regarda en direction de la fenêtre. La lumière n'entrait pas par les fentes. Il sauta de la couche pour en sortir, ouvrit un volet et ... le soleil avant abandonné l'aurore, il ne la suivait pas : l'aube était nuit, pas de soleil et pas d'étoiles. L'horloge répéta l'heure. Le soleil *devait* être à l'horizon et il n'y était pas. Le ciel était tombé dans l'abîme. « Je suis aveugle », pensa Ariel tandis qu'une sueur terrible lui inondait le corps et qu'un frisson lui flagellait la peau, lui absorbait l'âme et les sens. Rempli d'épouvante, il tomba au sol.

Quand il revint à lui, il se sentit dans sa couche. Sa femme, ses enfants et son médecin l'entouraient. Il ne les voyait pas, il ne voyait rien. Il manquait le tourment majeur ; il devrait leur dire : je ne vois pas. Mais maintenant il avait du courage pour tout. « Dieu était *encore là*, et tout allait bien. » Plutôt que la peine de dire son malheur aux siens, il sentit la tendresse infinie de la piété certaine, sûre, tranquille, calme, reconnaissante. Il pleura sans souffrir.

« Jaillissez sans crainte, jaillissez, ô larmes, et coulez »,

il pensa sereinement, donnant au vers de Garcilaso un sens sublime.

« Comment vous dire que je ne vois pas ... alors qu'en fait je vois ? Je vois d'une autre manière ; je vois les choses de l'intérieur ; je vois la vérité ; je vois l'amour. Eux ne me verront pas, moi ... »

Il y eut des pleurs, des cris, des syncopes, des accolades folles, du désespoir sans fin quand, à force de détours, Ariel déclara son état. Il essayait de les tranquilliser avec des consolations banales, avec

des espoirs de guérison, avec le courage, la résignation qu'il avait, etc. ; mais il ne pouvait pas leur communiquer la foi dans sa joie propre, dans sa propre sérénité intimes. Ils ne le comprendraient pas, ils ne pouvaient pas le comprendre. Ils croiraient qu'il les trompait pour atténuer sa peine. De plus, il ne pouvait devant des inconnus jouer le rôle du stoïque, ni de Socrate ou de quelque chose de ce style. Il valait mieux laisser au temps le travail de persuader les *trois cordes de la lyre*, à cette mère, à ces enfants, que le maître de maison ne souffrirait pas autant qu'ils le pensaient, d'avoir perdu la lumière. Car il en avait découvert une autre. Maintenant il voyait à l'intérieur.

Le temps passa, en effet, qui est le guide des aveugles et des lynx, et va au-devant de tous leur ouvrant le chemin.

Chez Arial avait succédé à la joie passée la terreur, la frayeur de ce malheur, douleur sans autre réconfort que de ne pas être désespéré, car les médecins laissèrent entrevoir une lointaine possibilité de rendre la vue au pauvre aveugle. Plus tard, l'espérance disparut avec la souffrance aiguë de l'infortune toute récente ; et tout ce ressenti insupportable d'excitation continue se transforma pour la femme et les enfants de Don Jorge en une mélancolie taciturne, en résignation triste : l'habitude rendit le malheur tolérable ; le temps, en atténuant la peine, tua le réconfort de l'espérance. Plus personne n'espérait que la lumière revienne aux yeux d'Arial, mais tous comprirent qu'ils pouvaient continuer à vivre dans cet état. La vérité est que, au-delà de l'usure de la douleur produite par le choc des heures, il vit dans ce lénitif la conviction qu'acquiescent ces morceaux de l'âme du malade que celui-ci avait découvert, en perdant la lumière, mondes intérieurs dans lesquels se trouvaient de grandes consolations, la paix, même des joies.

Aussi saint qu'était l'époux adoré, le père très aimable, il ne pourrait pas feindre continuellement et chaque fois avec plus de subtilité le calme doux avec lequel il avait accueilli son malheur. Petit à petit, il arriva à se persuader qu'il restait heureux, même si c'était d'une autre manière qu'auparavant.

Les frais de la maison durent être réduits de beaucoup, car la mine de travail, si elle ne s'épuisa pas, perdit beaucoup de ses filons. Arial continua à publier des articles et même des livres, car sa fille écrivait pour lui, sous la dictée, et son fils lisait, cherchait des informations dans les bibliothèques et les archives.

Mais les œuvres du critique éminent d'esthétique pittoresque, d'histoire artistique, prirent une autre tournure : elles se référaient à des sujets dans lesquels intervenaient peu les témoignages de la vue.

Les travaux avaient moins de couleur mais plus d'âme. Il est sûr que malgré de tels expédients, Arial gagnait beaucoup moins. Mais, qu'importait ? La vie exigeait maintenant beaucoup moins aussi.

Pas seulement par économie, mais principalement par peine, par amour de l'aveugle, mère et enfants dirent adieu aux théâtres, aux ballets, aux promenades, aux excursions, au luxe des vêtements et des meubles, à quoi bon ? *Lui* ne devait pas le voir ! De plus, la dépense la plus importante de la maison, l'éducation du couple aimé, était déjà faite. Ils savaient suffisamment, les maîtres étaient désormais de trop.

Désormais, il importait de s'aimer, de se regrouper autour du foyer, autour de l'affection, autour de l'aveugle, près du feu. Ils se regroupaient autour d'Ariel, qui pensait pour tous et les autres venaient à lui. Pour ne pas oublier les formes et les couleurs du monde, qu'il avait gravées dans son imagination comme un musée infini, Don Jorge demandait des nouvelles en continu à sa femme et à ses enfants : avant tout d'eux, des cheveux de la *dominante*, du duvet qui poussait chez le garçon ..., du premier cheveu blanc de la mère. Après les nouvelles du ciel, des nuages, des verdeurs du printemps ... « Oh ! Après tout, c'est toujours la même chose. Comme s'il le voyait ! ».

« Ayez pitié des aveugles de naissance, mais pas de moi. La lumière du soleil ne s'oublie pas : la couleur de la rose est comme le souvenir d'amours ; son parfum me la fait voir, comme une caresse de la *dominante* me parle des premiers regards avec lesquels votre mère a fait naître mon amour pour elle. Et, surtout, il y a la musique ! »

Et Don Jorge, à tâtons, se dirigeait vers le piano, et comme quand il jouait dans le noir, fermant les yeux la nuit, il jouait maintenant, sans les fermer, l'après-midi... Les enfants et la mère ne riaient plus des mélodies qu'improvisait le père : eux aussi s'imaginaient qu'elles voulaient dire quelque chose, très sombrement... Pour lui, pour Don Jorge, elles étaient bien claires, plus que jamais. Elles composaient tout un recueil d'hymnes de la foi inénarrable qu'il avait créée pour lui-même ; sa religion d'aveugle ; c'était un dogme en solfège, une théologie en deux ou trois octaves.

Don Jorge aurait voulu, pour resserrer des liens davantage, vraiment davantage, avec les siens, car ils ne se séparaient jamais de lui, ne jamais se séparer d'eux par la pensée, et pour cela les initier à ses idées, à sa très douce croyance... Mais une pudeur singulière l'en empêchait. Parler avec sa fille et avec sa femme des choses mystérieuses de l'autre vie, de ce qui était métaphysique et fondamental, lui faisait honte et peur. Ils ne pourraient pas le comprendre. L'éducation, dans notre pays particulièrement, fait que les plus unis par l'amour sont très distants entre eux dans le plus spirituel et le plus grave. De plus, la foi rationnelle et travaillée par l'âme pensante et tendre – c'est une chose si personnelle, si indicible ! Il préférerait communiquer avec les siens par la musique. Oh, oui, par cette voie ! Beethoven, Mozart, Haendel, parlaient à tous les quatre de la même chose. Ils leur disaient, c'était bien clair, que le pauvre aveugle avait dans l'âme une autre lumière, une lumière d'espérance, une lumière d'amour, de saint respect pour le mystère sacré... La poésie n'a pas d'intérieur ni d'extérieur, de fond ni de surface ; elle est toute transparente, une lumière incréée qui pénètre à travers

toute chose... La lumière matérielle reste à la surface, comme l'explication intellectuelle, logique, des réalités glisse sur les objets sans nous communiquer leur essence...

Mais la musique que toutes ces choses disaient à tous, selon Arial, n'était pas la sienne, mais celle que jouait son fils. Celui-ci s'asseyait au piano et demandait à Dieu l'inspiration pour apporter à l'âme de son père la joie mystique avec l'euphorie des notes sublimes. Arial, sur une chaise basse, se mettait près du musicien pour pouvoir le palper de manière discrète de temps en temps : à côté d'Arial, le touchant avec les genoux, devait être sa compagne de lumière et d'ombre, de bonheur et de douleur, de vie et de mort... et plus près que tout, presque assise sur le giron, il avait la *dominante*... Et de temps à autre, quand l'amour le demandait, quand l'envie de vivre, se communiquant entre tous de toutes les manières, lui faisait ressentir la nostalgie de la vision, de la lumière physique, du *verbe solaire*..., il prenait entre ses mains la tête de sa fille, il se caressait les joues dessus... et le contact de la soie blonde, douce, de cette fleur avec des idées en calice, lui mettait dans l'âme tous les rayons du soleil qu'il ne pourrait plus voir dans sa vie... Oh ! Dans les profondeurs de son esprit, seul Dieu entrait à présent.